



Compte rendu du Café Philo du 07/10/2022

Cette fois-ci, c'est une quinzaine d'élèves qui étaient présents pour débattre autour de la question du pire. Pourquoi nous apparaît-il si évident ? Comment sommes-nous arrivés au point où cette idée nous terrasse ? Comment faire face à cette idée du pire ?

Un dogme, Socrate ou notre nature.

Pourquoi l'idée du pire est-elle toujours aussi évidente ?

Commere Florent, Samouna Norbert, Chibba Grégory, Ventura Aude, Magnier Thibaut, Brisson Diane, Roussel Mickaël

Introduction :

« Ce n'est pas moi la cause » Etienne

Cette phrase marque immédiatement le petit groupe d'élèves venant discuter de la question du pire.

Cette idée nous apparaît toujours pour nous-même évidente. Elle est la perte d'un proche, la fin du monde voire la fin des temps. C'est une crainte face à un danger ou face à une forme inconnue. Cela peut être aussi la simple peur de la mort et de l'ignorance de sa suite.

Le pire s'impose à nous et nous réduit, nous les hommes, à une simple existence. Il nous ramène à la réalité. Il nous confronte à nos problèmes et dangers.

Pour les Grecs, nous rappelle Monsieur Samouna, *Hybris* ou *Hubris*, signifiant « Démésure » rappelle que les hommes doivent rester à leur place, vivre en harmonie avec le monde, être respectueux avec la nature, vivre avec elle. Aristote nous parle alors de « Catharsis » : la purification de l'âme lors d'une pièce de théâtre dramatique. Avec la naissance des sciences, des technologies, l'homme a pris possession du monde et de ce qui l'entoure. Il l'exploite. La question du pire est donc écartée au milieu du XX^{ème} siècle pour revenir en grande pompe à la fin de ce même siècle. La science n'a pas pu résoudre nos inquiétudes, pire, elle en a même parfois généré de nouvelles. Nos actions ont précipité le pire et nous nous retrouvons avec une fin du temps plus proche que nous le souhaitions.

« Comment sommes-nous arrivés à ce paradoxe ? Pourquoi cette protection face au pire nous replonge-t-elle vers notre propre destruction ? » demande Monsieur Samouna.

Durant ce débat, nous avons vu la source du pire, nos réactions face à lui puis nous avons questionné son utilité.



« L'argent est devenu l'ultime protection sur terre. » Lysandre

La parole est d'abord donnée à **Angus** nous expliquant que c'est globalement par la « pollution créée », par cette protection qui nous « ramène en arrière ». Cette pollution est nécessaire à nos besoins actuels mais cause de lourds dégâts sur notre environnement. Cependant l'homme n'en a pas conscience et ne se sent pas coupable. « Ce n'est pas moi la cause » nous dit alors **Etienne** et nous admettons très difficilement notre propre responsabilité. Nous ne nous sentons pas coupable car cela serait trop dur à admettre à la fois pour nous et vis-à-vis de nos ancêtres. Certes, nous souhaitons des efforts, mais pas de nous-mêmes. « Si les hommes se rendaient compte... » s'exprime alors **Shaïnes**. Alors nous nous retrouvons dans le même cas que les Grecs : nous mettons en place des « tragédies pour aller vers la Catharsis » rajoute Monsieur Samouna.

Cependant « L'homme voudra toujours plus », nous rappelle **Lysandre**. Et rien ne l'arrêtera car il n'acceptera pas de vivre sans un peu moins de confort. C'est sur cette idée que le groupe se met à débattre. Pourquoi n'arrivons-nous pas à nous détacher de ce confort ? « Imagine demain tu n'as plus de voiture, plus de téléphone... » pose **Etienne**. Nous avons en effet été habitués à ces appareils et ils nous semblent essentiels à notre quotidien. Nous ne savons pas vivre sans puisque nous avons été habitués à vivre avec. « J'ai pu vivre sans, moi. » s'exprime alors **Sabrina**. « On peut vivre sans quelque chose que l'on n'a pas connu. » explique alors **Wassime**. Et c'est cette idée qu'il faut bien comprendre. Nous avons été abreuvés de multiples technologies qui ont amélioré notre quotidien et notre confort. Ils nous ont aidés mais, à force, nous en sommes devenus plus ou moins dépendants. Pourtant, sans ces outils, ces objets, nous pouvons tout de même vivre. Ils sont devenus essentiels alors qu'ils ne l'étaient pas. « Tant que tu ne l'as pas perdu, tu ne verras pas la valeur. » nous rappelle **Sabrina**. Ces pensées nous ramènent alors à la notion de désir d'Épicure. Les désirs « naturels » et donc nécessaires face à ceux « vides » comme il l'écrit dans la lettre à Ménécée. L'idée d'aller vers une « juste mesure » s'impose alors. « On est arrivés à un point où l'on crée uniquement des choses pour notre confort. » termine **Lysandre**.

Finalement, c'est l'idée de la peur qui est lancée par Monsieur Samouna en rebondissant sur Épicure « De quoi a-t-on peur ? » « De la mort, de l'inconnu venant après. » répond **Sabrina**. Certains ont peur de la mort elle-même ou « de ce qui vient après la mort, si on croit en quelque chose ». **Shaïnes** nous affirme que c'est plus « la peur de l'inconnu » que de la mort elle-même. **Anicet** ajoute que ça peut être la peur « que tout se termine ». Finalement, c'est cette peur du pire qui nous a poussés à agir face à lui. En essayant de la combattre, nous avons généré un « autre pire ». Mais alors, que faut-il faire face à cette peur qui nous tétanise ?



« Accepter et fuir n'est pas une solution » Shaïnes

Nous venons de voir ensemble d'où vient l'idée du pire. Qu'il vienne de nos actions, de nos désirs ou de notre peur, la question est maintenant : « Quel comportement avons-nous face à cet inconnu qui nous terrasse ? » demande Monsieur Samouna.

Une première approche est proposée par **Sabrina** : le dogme. « Beaucoup s'enferment dans la religion », ce qu'elle reprend en disant que « ce n'est pas une solution, on ne fait que fuir ». **Wassime** complète alors en expliquant « qu'il faut accepter que le pire peut arriver et que l'on ne pourra rien y faire ». Derrière cette position très stoïcienne, **Shaïnes** répond : « Accepter n'est pas une solution. Quand on se prendra le pire, la peur sera toujours présente et on ne s'y sera pas préparé. » Ainsi, la fuite ou l'acceptation nous apparaît comme une solution possible mais avec un faible intérêt. Il faudrait alors adopter une position moins passive.

La deuxième approche est celle de la compréhension et la vision de Socrate : le Grec. L'idée est pour la première fois évoquée par un élève de seconde. Un peu à l'écart, **Anicet** propose : « Mais alors pourquoi ne pas essayer de comprendre ? D'arriver à mieux anticiper le pire plutôt que de le laisser venir à nous ? ». Monsieur Samouna reprend alors que c'est en effet l'idée de Socrate face aux tragédies grecques : comprendre les effets des causes pour mieux les anticiper, se poser des questions. Par ailleurs, « On ne fait que se poser des questions », rajoute **Zoé**. « C'est pour cela que nous avons eu toute cette technologie qui nous emmène aujourd'hui ici face au pire ». Monsieur Chibba pose alors : « Pourquoi passe-t-on alors sa vie à chercher la vérité si on sait qu'elle nous mènera au pire ? »

La troisième approche apparaît alors : c'est notre nature. Il apparaît non pas comme un élément extérieur mais comme « le propre de l'homme », continue **Etienne**. Rien ne sert de le combattre ou de le fuir. Il est en nous-même. « Au fond, l'homme ne recherche-t-il pas le pire ? » ajoute **Marine**. Ce à quoi **Sabrina** répond en citant le jardin d'Adam et Eve : « Si on ne cherche pas le pire, nous ne l'aurons pas. Mais nous n'aurons pas non plus la connaissance ». Ainsi, il nous paraît que c'est dans la nature de l'homme de se poser ces questions car ce sont elles qui l'amènent à avancer vers le meilleur. **Lysandre** poursuit : « Dans *Les Caractères* de La Bruyère, on voit bien que l'homme ira toujours vers le pire, c'est dans sa nature, il n'y peut rien ». Ainsi, nous cherchons le pire malgré nous et nous finissons toujours par le trouver, d'où le fait que son idée soit si évidente. Il faudrait ainsi trouver une juste mesure entre le combattre et l'accepter.



« Si vous pouviez savoir le jour de votre mort, qui voudrait savoir ? »

Wassime

La question est alors de savoir comment faire. Devons-nous fuir cette idée du pire et ne rien faire ? Devons-nous le combattre alors que cela nous mène à notre propre destruction ? Ou faut-il simplement accepter que ce soit dans notre nature et que l'idée du pire pourrait finalement être le propre de l'homme ? L'idée du pire n'a-t-elle finalement pas une utilité ?

Une première discussion concerne la conception du pire et la connaissance. **Shaïnes** propose de différencier « L'inévitable de l'évitable ». Certains éléments sont évitables. Ces éléments sont à combattre car, rappelle **Zoé**, « il y a plusieurs idées du pire et pas seulement la mort. La connaissance permet d'éviter ce pire qui est évitable ». Cependant, lorsque **Wassime** pose la question : « Si vous pouviez savoir le jour de votre mort, qui voudrait savoir ? », l'assemblée est plus partagée. En majorité, les élèves ne veulent pas savoir, par crainte du jour fatidique. **Wassime** dit alors que même si le pire peut être évité par la connaissance, « la connaissance reste toujours l'une des sources du pire ». Car en effet, **Shaïnes** clôture que « les risques ont seulement été atténués ». La connaissance nous amène tout de même à une utilité du pire : « nous rassurer », complète **Shaïnes**, il nous permet de nous dire : « mais en fait, elle est *cool* ma vie ! »

Mais alors que reste-il si la connaissance a ses limites ? Quel moteur nous permettrait de le contrer ? « L'espoir », répond **Anicet**. « Le seul élément restant dans la boîte de Pandore, c'est l'espoir, le meilleur moyen de combattre le pire ». Alors il nous reste l'espoir de croire en un monde où nous serons « immortels sur une clé USB ». **Angus** complète que c'est cet espoir qui nous a mené à « effectuer des recherches même si nous sommes face à la peur. C'est ce qui nous a permis de nous développer ». La question est donc de savoir, avec espoir, si « la technologie nous permettra de dépasser le pire » (Madame Ventura). Finalement, par l'espoir, l'idée du pire nous permet aussi de nous dépasser et de nous développer.

Enfin, qu'il soit dans notre nature, lié à un dogme ou une idée à comprendre et à combattre, le pire a bien un autre intérêt. **Etienne** nous l'explique. « Nous cherchons à éliminer le pire, pourtant, si on prend le jeu *Dark Souls*, c'est un des pires jeux du monde. Pourtant, il a été l'un des jeux les plus récompensés et sacré meilleur jeu plusieurs fois. Pourquoi ? Car réussir face au pire nous offre une satisfaction ». Le défi ! Voilà ce qui attire l'humanité ! « Avoir conscience du risque est nécessaire mais sans cette idée, la vie serait plate », rajoute **Angus**. Ainsi, le pire sera vu comme étant « le sel de la vie », explique Monsieur Chibba. Nous sommes donc balancés entre « la fuite et le challenge », dit **Lysandre**. Le pire a donc bel et bien un autre intérêt car sans lui « il n'y a pas de meilleur », termine **Etienne**.



Conclusion et remerciements :

Nous avons pu voir que le pire trouvait sa source aujourd'hui à la fois dans le refus des responsabilités, le fait que l'homme en veut toujours plus mais aussi qu'il prend place dans la peur. Face à l'idée du pire, nous avons eu plusieurs réactions, celle de fuir dans une croyance : le dogme, celle de le combattre par la connaissance : tel Socrate et enfin celle d'accepter que cela soit dans notre nature et que nous avons besoin de cette idée du pire. Car oui, le pire a plusieurs utilités. Il nous permet de nous rassurer, de nous rendre compte que notre vie n'est pas si mal, de nous faire avancer et de nous développer pour le combattre pour enfin devenir « le sel de la vie », ce qui rend notre vie si importante et nous amène à la croquer à pleines dents. Le débat a été très constructif. Les idées se sont enchaînées naturellement et ont pu conduire à un résultat plus que satisfaisant. Un grand merci aux élèves et aux enseignants présents pour ces échanges si riches. Comme quoi, après la pire frustration, arrive l'un des meilleurs échanges. Finalement, dans quelles mesures le pire amène-t-il au meilleur ?

| **COMMERE Florent**